



AVIGNON/

«Entre chien et loup», ça a de la gueule

Empêchée de travailler au Brésil, son pays, l'artiste Christiane Jatahy propose une mise en abyme virtuose de «Dogville» de Lars von Trier.

Par
ANNE DIATKINE
 Envoyée spéciale à Avignon

Ils discutent, ils sont face à nous, habillés comme on pourrait l'être, et on les imaginerait bien à notre place dans cette salle à Vedène, à 12 kilomètres des remparts d'Avignon. Ils sont conscients des périls de notre temps, ils cuisinent des tartes aux pommes bio, ils sont vraiment sympathiques, ce sont nos amis, bien affûtés sur les questions d'environnement, de racisme, ou sur la grégarité qui émane de tout groupe. Ils savent qu'ils participent à un entre-soi désastreux, d'ailleurs ils se réunissent depuis plusieurs mois pour réfléchir à l'intolérance qui monte. La pandémie a interrompu leur travail. Ils se présentent

avant de commencer une expérimentation ou le spectacle, les deux termes conviennent et se superposent, ou plutôt Tom (Mathieu Sampeur) confisque la parole, il est élégant, souple, à l'aise, joli garçon, il expose en leader naturel le projet, et les jeunes femmes à ses côtés ne manquent pas de souligner cette embarrassante habitude des hommes à parler à la place de tous et surtout de toutes.

FIL INVISIBLE

Le projet? «Cela fait huit mois qu'on a commencé à se réunir sur le concept d'acceptation. L'autre est devenu une menace. On a décidé de travailler à partir d'un film pour essayer de changer.» Ce film, c'est Dogville de Lars von Trier, sorti en 2003, avec Nicole Kidman qui raconte l'incroyable accélération de la violence dans une bourgade des montagnes Rocheuses, dont les habitants sont convain-



cus d'être des gens bien sous tout rapport et qui accueillent une étrangère à leur groupe, contre laquelle ils se retourneront dans un déchaînement catastrophique de haine.

Si cette nouvelle création de Christiane Jatahy part bien de *Dogville* et en propose une mise en abyme virtuose, il n'est pas nécessaire d'avoir vu le film pour entrer de plain-pied dans sa nouvelle création. Au contraire, une mémoire trop précise risque d'entraîner vers un jeu des erreurs qui ne mène nulle part. Car le trouble puissant que procure la pièce tient en cet entre-deux où les personnages se plongent dans une histoire déjà enregistrée tout en tentant d'y échapper en produisant leurs propres images, leur propre film, grâce à une caméra que les neuf acteurs sur le plateau se passent comme un mistigri ou un ballon de rugby.

L'intelligence de la mise en scène est de nous maintenir dans ce doute : sont-ils prisonniers d'un genre de hologramme, façon *l'Invention de Morel* de l'Argentin Bioy Casares et condamnés à répéter les mêmes gestes jusqu'au dénouement tragique sans pouvoir être interrompus ? Ou ont-ils une marge de manœuvre pour éviter la catastrophe ? Il manque une pièce au dispositif. La voici, elle tombe à pic, assise parmi les spectateurs : elle se nomme Graça – comme Grace, le personnage joué par Kidman –, elle est Brésilienne, sans-papiers, elle est ici parce qu'elle ne peut plus vivre dans son pays, la milice qui a kidnappé son père la poursuit. Elle est portée par la merveilleuse Julia Bernat, visage pas maquillé, actrice sans masque. Elle est celle qui par sa seule existence va permettre au groupe de tester sa capacité «d'acceptation». Et elle est donc d'emblée instrumentalisée. «*Vous pensez vraiment qu'on devrait accepter une fugitive ?*» questionne l'un des personnages. La répétition a commencé.

Sur le plateau profond, il y a plusieurs tables, des lits, des étagères, une cuisine, un aquarium, des petites figurines, un piano au mécanisme visible et sur lequel joueront magnifiquement des interprètes produisant ainsi une musique intradiégétique – interne à la narration. De même, le montage du remake de *Dogville* a lieu en direct sur scène. L'ensemble est disposé de manière à composer plusieurs espaces sans cloison qui se mêlent sans hia-

tus, à la fois intérieur et extérieur, appartenements distincts et pièce collective, pensée singulière et esprit de groupe, et durant toute la représentation, meubles et objets circuleront beaucoup, reconfigurant à chaque fois l'espace mental de chacun. Le grand écran au-dessus du plateau ne projette pour l'instant aucune image. On craint, comme souvent lorsqu'il y a de la vidéo sur un plateau, que l'œil soit happé et oublie les acteurs en chair et en os. Erreur. Ce ne sera jamais le cas.

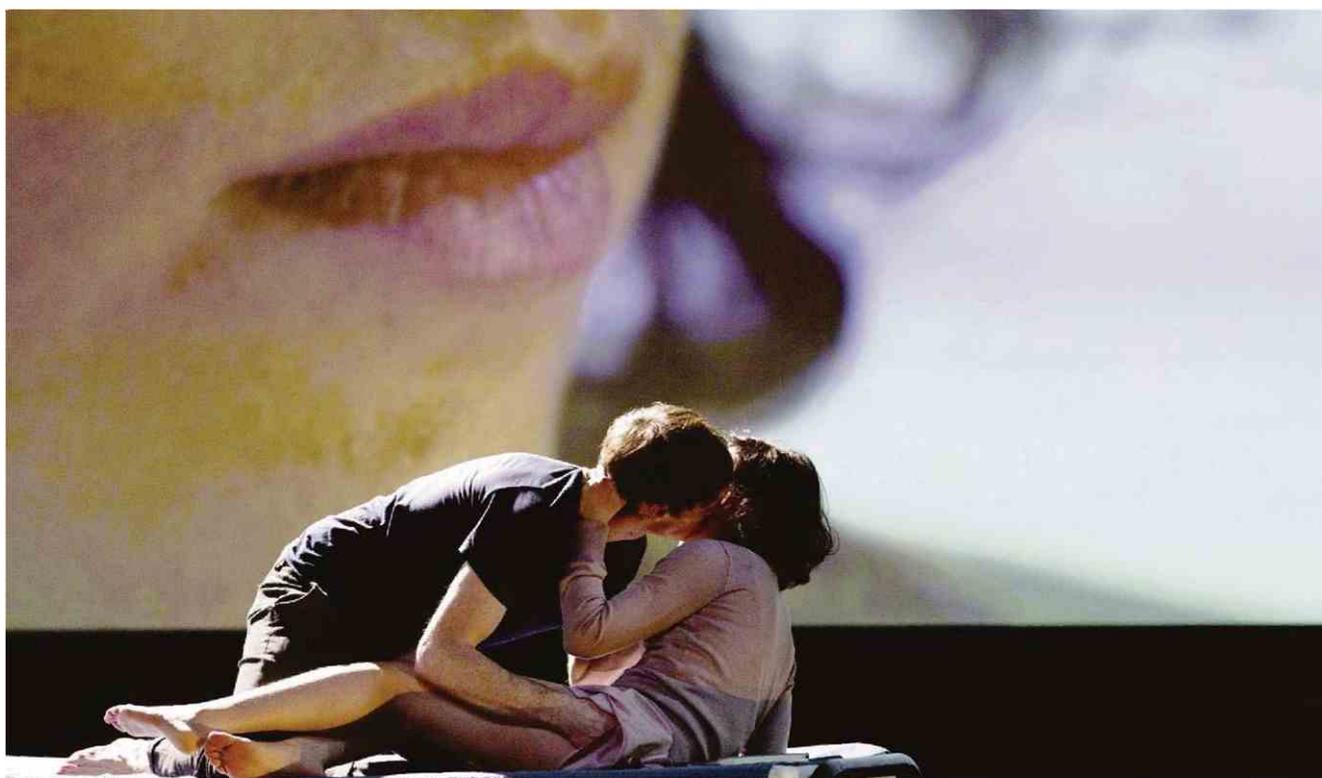
Qu'est-ce qui explique que le corps et le jeu des acteurs emportent l'adhésion sans pour autant que l'image ne soit invisible ? Sans doute parce que pour une fois, le dispositif vidéo ne sert pas de loupe. Mais il aiguise le spectateur en sollicitant son attention comme rarement. D'où viennent les images ? Qui porte la caméra et qui maîtrise le point de vue ? Correspondent-elles au présent des acteurs ou s'agit-il d'une reconstitution ? D'où sort ce petit garçon qui n'est pas sur scène, que Graça a accepté de garder «pour rendre service» et qui se planque sous son lit tandis que peu après, elle se fait violer par le père de l'enfant – elle doit payer sa dette ? Et cette femme qui n'est pas sur le plateau mais qu'on voit rire avec les autres membres de la communauté ? Petit à petit, le doute se distille tandis que Graça, la toute nouvelle, est soumise elle aussi à une suspicion de plus en plus intrusive. Il était tentant de s'enquérir de ce que le spectateur perçoit auprès de Christiane Jatahy elle-même. Qui confirme qu'à chaque représentation, un nouveau film éphémère et jeté aussitôt est réalisé durant le temps du spectacle qui mêle image du passé et du présent. Cousu d'un fil invisible tout comme les transformations qu'opère sans cesse la mémoire, la nôtre et celle des personnages qui ne peuvent s'empêcher de réécrire l'histoire de Graça et de lui faire payer de plus en plus cher leur «accueil».

«PAS LE VISAGE D'UN MONSTRE»

Les acteurs n'improvisent rien, mais tous sont suffisamment doués pour laisser croire à la spontanéité de leurs paroles et à leurs découvertes, inédites, à chaque fois. Comme les personnages de la pièce, les acteurs ont commencé à se réunir en 2020 pour construire cette pièce et ils ont été interrompus par la pandémie. La pièce n'est évidemment pas autobiographique – Christiane Jatahy, qui a dé-

cidé de vivre à Paris depuis l'élection de Bolsonaro, a été très «*bien accueillie*» dans tous les théâtres français où ses créations ont été montrées. Mais l'accession au pouvoir – avec 30% d'abstention – de la droite la plus extrême au Brésil alors qu'en Amérique latine le pays a connu la dictature la plus longue, de 1964 à 1985, est un traumatisme non cicatrisé. «*La pièce porte sur une expérience personnelle. Je n'ai pas vu que le fascisme arrivait au pouvoir, alors que je connais des gens qui ont voté Bolsonaro. Je sais que ses électeurs n'ont pas le visage d'un monstre.*» ◆

ENTRE CHIEN ET LOUP d'après Lars von Trier de CHRISTIANE JATAHY.
 Jusqu'au 12 juillet à 15 heures à l'Autre scène du Grand Avignon-Vedène, puis grande tournée dont l'Odéon-Théâtre de l'Europe.



Le montage du remake de Dogville a lieu en direct sur scène. L'ensemble est disposé de manière à composer plusieurs espaces sans cloison qui se mêlent sans hiatus. PHOTO

MAGALI DOUGADOGS